

LE VOYAGE EN TRAIN

Je découvris mon pays en octobre 1916, en compagnie d'un ivrogne et d'un papillon. ~~XXXXXXXXXXXX~~

Ma mère versa de grosses larmes violettes sur le quai de la gare, à Modane. Mon oncle Alberto, sculpteur lui aussi, allait s'occuper de moi. Elle jura qu'elle me rejoindrait vite, dès qu'elle aurait vendu l'atelier et gagné un peu d'argent. L'affaire de quelques semaines, quelques mois au plus – il lui fallut vingt ans. Le train souffla, cracha une fumée noire dont je sens encore le goût, et emporta l'*ingeniere* pompette et son fils unique.

Quoi qu'on en dise, à douze ans, la tristesse ne dure pas bien longtemps. J'ignorais vers quoi ce train tanguait, mais je savais que je n'avais jamais pris le train – ou je ne m'en souvenais pas. L'excitation laissa vite place au malaise. Tout allait trop vite. Dès que je fixais un détail, un sapin, une maison, il disparaissait aussitôt. Un paysage, ce n'est pas fait pour bouger. Je me sentis mal en point,

voulus m'en ouvrir à l'*ingeniere*, mais il ronflait la bouche ouverte.

Heureusement, il y eut le papillon. Il entra à Saint-Michel-de-Maurienne, se posa sur la vitre, entre les montagnes qui défilaient et moi. Après un bref combat contre le verre, il renonça et ne bougea plus. Ce n'était pas un beau papillon, ces gloires de couleur et d'or que je verrais plus tard au printemps. Juste un papillon médiocre, gris, un peu bleuté si l'on regardait en plissant fort les yeux, une phalène abrutée par le jour. Je songeai un instant à le torturer, comme tous les gamins de mon âge, puis me rendis compte qu'en le fixant, seul élément tranquille dans un monde en furie, ma nausée s'en allait. Le papillon resta là pendant des heures, envoyé par une puissance amie pour me rassurer, et ce fut peut-être ma toute première intuition du fait que rien n'est vraiment ce qu'il paraît être, qu'un papillon n'est pas qu'un papillon mais une histoire, quelque chose d'énorme tapi dans un tout petit espace, ce que confirmerait la première bombe atomique quelques décennies plus tard et, peut-être plus encore, ce que je laisse en mourant dans les soubassements de la plus belle abbaye du pays.

Extrait de « Veiller sur elle » de Jean-Baptiste ANDREA